

Brèves littéraires

Brèves

Entretien avec Joël Des Rosiers

Max Dorsinville

Volume 8, numéro 2, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dorsinville, M. (1993). Entretien avec Joël Des Rosiers. *Brèves littéraires*, 8(2), 40–45.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1993

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MAX DORSINVILLE

Entretien avec Joël Des Rosiers

I. La littérature post-coloniale

J.D.R. — Votre ouvrage, Caliban without Prospero, paru en 1974, est cité par des chercheurs australiens, (Bill Ashcroft, The Empire writes back, Routledge, 1989) comme une œuvre pionnière qui a ouvert les voies/voix à un nouveau champ de recherches.

*M.D. — Dans ce livre déjà ancien, j'interrogeais les rapports entre les littératures post-coloniales. Le modèle était celui de la littérature canadienne-française dans sa ressemblance à la littérature africaine-américaine et caraïbéenne. Cette approche inclut les différentes aires du pluralisme caraïbéen, notamment les œuvres des écrivains disponibles en traduction. Ces derniers jours, le roman de la Cubaine-Américaine Cristina Garcia, (*Dreaming in Cuban*, Ballantyne, 1992), première œuvre issue de la deuxième génération de l'immigration cubaine aux USA, apparaît emblématique du nouvel ordre post-national fondé par des êtres transplantés, nés ici, élevés ailleurs et qui s'adressent à des lecteurs aussi éclectiques et déracinés qu'eux-mêmes.*

Le terme de littérature post-coloniale est peu répandu dans la francophonie. Il a, dans le monde anglo-saxon, remplacé celui de littérature négro-africaine, de sorte qu'il produit davantage de sens. Sans que ce concept soit le label déposé de certains thèmes réservés à certains groupes, il englobe de manière générale les écrivains des périphéries : ceux et celles qui partagent

le sort d'avoir été soumis à la colonisation européenne. Sans doute, est-ce là un grand espace : l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine, voire les littératures canadienne et américaine; tout ce qui se distingue des canons dominants.

II. L'esthétique post-coloniale

J.D.R. — Par l'usage du haut langage du merveilleux, hérité de Alejo Carpentier et d'Ortiz, Garcia Marquez a désanonymé une mémoire et un imaginaire. Il affirme la liberté de l'imagination face à un centre où fleurissent le désenchantement et l'ironie.

M.D. — Le centre est décentré depuis la percée de Marquez. L'art était son propre sujet et sa nécessité. Cette certitude — un formalisme, en vérité — a perdu de sa superbe. L'esthétique post-coloniale a ramené le fantastique renouvelé et a surtout affirmé l'imaginaire de la diversité. La jonction s'est également faite avec les revendications esthétiques des groupes marginaux des sociétés post-industrialisées (féminisme, lesbiennes et gays, Africains-Américains, nations autochtones). La thématique commune à ces démarches — prise dans son sens historique, littéraire et non point politique — réaffirme la légitimité des voix émanant de ces sociétés.

Edward Said, professeur de littérature à Columbia, d'origine palestinienne, dans *Culture and Imperialism*, interroge les grands auteurs du XIX^e siècle anglais : Dickens, Brontë, Jane Austen dans leurs rapports à la mainmise coloniale de la société britannique sur le monde — ne serait-ce pas là l'essentiel ? — dévoile les enjeux de cette littérature pour le temps présent. La littérature a toujours été impliquée dans les processus idéologiques et historiques. Les écrivains de la périphérie réarticulent la dynamique de la relation entre l'histoire et l'esthétique. Ils redéfinissent leur conscience historique, leurs responsabilités, sans pour autant régresser dans les impasses de la littérature prolétarienne. Said nous rappelle que la grande littérature du XIX^e siècle est profondément politique.

Rushdie, Marquez, Walcott, Césaire, Soyinka, Ishiguro sont tous tributaires de cette esthétique post-coloniale dont le concept et le cadre théorique restent à parfaire.

III. Le centre

J.D.R. — Ce concept s'autorise d'une opposition binaire centre-périphérie. Dans les mégalo-urbaines, nul n'est sûr de son identité. Les frontières identitaires deviennent obsolètes. Les auteurs du centre eux-mêmes se déclarent en périphérie. Le centre ne semble nulle part.

*M.D. — Ce terme de centre renvoie à l'historicité du concept colonial et impérialiste. Joseph Conrad, écrivain de langue anglaise d'origine polonaise, — marin qui lors de ses voyages avait d'ailleurs effectué deux escales en Haïti — débusque dans ses romans les tares de l'ordre colonial. *Au cœur des ténèbres*, *Le Nègre du "Narcisse"* ou *Lord Jim* interpellent et ciblent le schéma sous-jacent : l'idée du fardeau de l'homme blanc chargé d'aller porter la lumière dans les ténèbres de la périphérie. Conrad annonçait le déclin de l'empire colonial en révélant les fondements indéfendables de l'ordre colonial. Depuis Conrad, le centre est mité. C'est la revanche de l'Histoire.*

Au Canada, Robert Kroetsch, Margaret Atwood, influencés par l'œuvre de Northrop Frye, s'estiment eux aussi singularisés en périphérie. Ils se veulent solidaires de cette expérience d'écriture par la ressemblance de celle-ci au vécu historique canadien. Les pionniers du Canada ont affronté une nature ingrate et la culture autochtone en développant la mentalité de garnison qui définit le rapport du Blanc colonisateur à la réalité perçue comme hostile, à la nature et à l'indigène, appréhendé comme l'Autre.

S'il est vrai que l'on n'écrit point seul, mais dans une mémoire généralisée, l'on s'aperçoit des convergences entre l'œuvre de Conrad et la lecture faite par Northrop Frye. Ou encore entre

la mentalité du *lager* en Afrique du Sud et celle de la garnison au Canada : postures défensives dans les lieux non-européens. Pour les écrivains contemporains, le centre n'existe pas. C'est une fumisterie imposée à l'histoire coloniale.

IV. Les hommages

J.D.R. — Dès le XVI^e siècle, dans La Tempête, le génie shakespearien n'avait-il pas puissamment évoqué le combat de l'homme de la Renaissance, Prospero, face à l'homme des ténèbres, Caliban (corruption étymologique dérivée de Carib ou Calib, premiers habitants des Antilles qui donnèrent leur nom à la Caraïbe) ? Que devient cet héritage ?

M.D. — Prospero, le duc de Milan, est renversé lors d'un coup d'état par son frère. Il perd son royaume par manque de flair politique, pour cause de lectures abstraites. C'est un homme chargé de lettres qui échoue sur une île du Nouveau-Monde où il rencontre Caliban. Il méprise le sauvage qui, sans lui, n'aurait pas accédé à la civilisation.

Aimé Césaire, dans sa pièce *Une Tempête*, a repris cette thématique. La problématique soulevée par Shakespeare a la pérennité de mettre en présence les dichotomies maître/esclave, noir/blanc, dominant/dominé; c'est ce que Césaire a compris. Depuis l'ère de la Renaissance, depuis la découverte de l'Autre et du Nouveau-Monde, le centre doute de lui-même. Il est épuisé. Les sociétés post-industrielles ont besoin de diversité et d'hétérogénéité culturelle. Nous assistons à l'inanition des canons conventionnels. Les poncifs — développés par ceux que les féministes moquent du surnom de DWEM (Dead White EnglishMen) — sont rudement questionnés par les peuples non-européens, les autochtones, les peuples de descendance africaine, les gays. On ressent un grand besoin de renouvellement.

Russell Banks, dans son roman *Continental Drift* (*Terminus Floride*, en traduction française), est allé puiser dans une double marginalité franco-américaine et haïtienne la puissante thématique de la collision de deux destinées. Bob Dubois, le vagabond franco et Vanise Dorsinville, la *boat people*, forment un couple mythique à la hauteur du continent américain. Le centre s'alimente, phagocyte les nouvelles voies/voix. L'écrivain post-colonial doit y voir un intérêt pour le rayonnement de sa parole dans un cercle de plus en plus large de lecteurs.

Quant à Michael Ondaatje, écrivain canadien d'origine sri-lankaise, il fut, dès son premier roman *Coming Through Slaughter*, sensible à cette thématique et solidaire des autres écrivains. Le livre met en scène un musicien de descendance africaine, paradigme de l'artiste maudit au génie incandescent. On pense à Charlie Parker. La forme post-moderne du roman est une jubilation : débordement de frontières, les rôles du narrateur et de l'écrivain se confondent, la prose se mêle à la poésie.

Omeros, de Derek Walcott (prix Nobel 1992), est un long texte poétique qui réactualise Homère dans la Caraïbe. Texte au souffle éblouissant, il redéfinit la tradition épique en mettant en scène les hommes, les femmes, les marins, les chabins et les gueux de la Caraïbe. Il donne à voir et à entendre le creuset du monde occidental. On trouve centre et périphérie dans l'espace narratif de Walcott à travers le métissage des aires linguistiques (anglais, créole, français). Assurément, cette voix-là est caraïbéenne.

Sans doute, avec la parution de *Tracks* (Harper & Row) en 1988, Louise Erdrich, d'origine amérindienne, s'affirme comme le grand écrivain de la post-modernité américaine. L'acte d'écriture incorpore les données évocatrices du raffinement de la forme, du langage, de l'imaginaire débarrassé des poncifs réalistes ayant cours dans les réserves amérindiennes (alcoolisme, exploitation sexuelle et économique, aliénation culturelle). La romancière propose une réarticulation de la victimisation historique, incarnée par le personnage central Fleur Pillager.

Femme à deux voix narratives qui n'arrivent pas à circonscrire l'injustice, elle symbolise, à l'instar de la Mère Courage de Brecht, la permanence de l'identité amérindienne.

V. Une nouvelle identité ?

J.D.R. — Un enfermement dans une littérature d'immigrants, véritable ghetto d'exclusion, est hors de question. Alors que les crispations identitaires s'amplifient dans le monde, la question n'est pas vaine de savoir comment poser et construire la présence de l'autre dans l'œuvre; comment affronter avec beaucoup de compréhension la différence des autres : sexualité, race, marginalités... sans écarter le risque de reniement par la culture d'origine. La fatwa à l'affût de sa vie, Rushdie en paie cruellement le prix.

M.D. — L'idéal serait-il une littérature post-nationale ? Munie de multiples registres identitaires ? C'est là mon vœu. La littérature que j'appelle volontiers haïtienne-canadienne, pour déborder du territoire québécois, m'apparaît porteuse — entre autres — de ces questionnements. Elle est en pleine mouvance. Elle illustre le parcours entre l'île natale et le Canada, elle participe à l'avènement de la nouvelle identité littéraire.